



Le MORVAN

OCTOBRE 1976

RÉDACTION : 14, rue Notre-Dame - 58 - CHATEAU-CHINON

BULLETIN DE L'ACADEMIE DU MORVAN

Etude : Jacques Thévenet (L'amour d'un pays, l'amour d'un métier).
La vie de l'Académie, par le D' Olivier, Chancelier perpétuel.
Bibliographie du Morvan : Références 1966-1974 (suite).

Le fascicule : 8 francs

Abonnement : 2 fascicules par an : 15 francs

(ACADÉMIE DU MORVAN, B.P. 44, 58120 CHATEAU-CHINON)

EN MORVAN : ombres et lumières

Au regard de la plaine d'Arroux, le massif vous prend des airs d'Alpe... et sauf qu'il se dresse au couchant, de Savignes, on pourrait confondre.

Si, bleuté dans le soir, de dessin vigoureux, il attire ainsi l'œil et abuse parfois l'imagination, il ne faut point voir là malice de sa part : le Morvan n'a pas l'esprit d'exhibition.

Longtemps replié sur lui-même, laissé un peu à l'écart, ce pays chemine encore, semble-t-il, chaussé de ses gros sabots. Terrien d'abord, attaché au sol par des traditions séculaires, la nouveauté le trouve hésitant, jamais enraciné plus fondant en ses racines, jamais pays plus farouchement, plus fierement « paysan ».

Il est arrivé qu'on en rie, mais nul, ici, n'y voit grand mal. Que la voisine et cousine, cette plantureuse et vineuse Bourgogne, se gausse parfois du « parent pauvre », le Morvan laisse faire et dire. « Du Morvan ne vient ni boï vent... » Bah ! Ce n'est qu'une de ces sottises comme peuvent en énoncer des gens qui se croient spirituels, et ne connaissent pas le pays.

Indifférent, donc ? diriez-vous. Si près du sol qu'il ne voit rien d'autre ? Si calleux et terreux, si englués dans la glèbe, si aveuglément agrippés à ses rochers, que l'horizon ne compte pas pour lui ? Que nenni, gens de la plaine ! Le Morvan d'aujourd'hui n'a plus de ces errements. L'attachement qu'il garde au passé ne lui diminue point les exigences du temps présent. Bien trop longtemps isolé, ignoré, vieux avant l'âge — et

peut-être s'étant complu trop passivement en cet état — le terroir a désormais pris conscience de sa faiblesse, et en souffre. Une jeunesse dédaigneuse des travaux du sol, un artisanat besogneux, sinon en voie de disparition, des hommes réduits à rien, un exode rural affligeant que sont loin de comprendre les « campements » saisonniers, les symptômes du mal sont nombreux, et le Morvan crie à l'aide... Comment lutter efficacement ? Ces bonnes volontés s'y emploient, mais dont les moyens d'action sont trop limités. Est-ce le climat qui veut cela ? Les « pluies de subventions » n'abondent pas dans la région !

Trêve donc de douces illusions ! Comité d'études et d'Aménagement du Morvan, Commission industrielle, centre d'études techniques, touristiques et agricoles, municipalités et Syndicats d'Initiative ont encore, on peut le craindre, pas mal de pain sur la planche...

Ainsi nous est révélé, plus sensible à chaque instant, ce contraste entre deux aspects, dirons-nous, de la personnalité de ce pays. D'une part, sa fidélité à ses attaches, son goût de la tradition, son respect pour un héritage d'habitudes et de travaux issu du plus lointain passé ; de l'autre, ce grave souci qui est aujourd'hui le sien de s'insérer dans la vie moderne.

Terrible dualité et difficile problème ! Le visage du nouveau Morvan finira-t-il par se soustraire à l'ancestral envoûtement ? Les dieux aidant, sinon les hommes, le vient terroir parviendra-t-il à secouer sa poussière et à conjurer le mauvais sort ?

tourmentés, dans le tronc noueux de vieux chênes et le vêtement blanc des bouleaux, dans ses châtaigniers centenaires, dans ses friches semées de rochers, dans la diversité de ses paysages, dans la courbe de ses montagnes, dans le disparate et le pittoresque de ses villages blottis au creux de la vallée, ou dégringolant les pentes comme des pommes de terre au flanc d'un silo, dans ses vieilles masures, comme il en reste encore, isolées au bout d'un chemin qui finit là, dans ses combes ombreuses, dans l'aigre chanson de ses vents, l'hiver, au coin des bois, dans l'allure sans apprêt des hommes de ce pays, leur visage aux traits burinés, leur voix rude, et, sous des aires parfois bourrus, le sens de l'hospitalité, leur simplicité, leur franche cordialité.

Avez-vous tout épuisé ? Non, tant s'en faut, car le Morvan n'est point de ces contrées monotones — lande grise ou Côte d'azur — aux immuables horizons. Rien, au contraire, de plus changeant, de plus vivant que le ciel et les paysages de cette région. Il suffit de l'heure et de la saison ! Recommencez la promenade un autre jour : c'est comme un nouveau décor. La lumière n'est plus la même. Voici que le Morvan vous réserve un accueil d'une autre sorte, plus délicat, plus sensuel. Son paysage s'amoluit, se nuance de poésie romantique au bord des lacs et des étangs qui sont l'une de ses parures, à l'orée de ses forêts aux profondeurs mystérieuses, à l'entour de ses vieux châteaux aux murs habillés de lierre, dans le déploiement de ses prairies innombrablement morcelées, dont le tapis chatoyant reflète les caprices du jour, sur la rive de ses

L'ACADÉMIE DU MORVAN EN DEUIL Le Dr Léon Bondoux n'est plus

Une délégation de l'Académie du Morvan, entourant son président l'amiral de Bourgoing, assistait, le 30 septembre dernier, parmi une assistance considérable qui n'avait pu tout entière trouver place dans l'église Notre-Dame de Château-Chinon, aux obsèques de notre regretté confrère, le docteur Léon Bondoux, terrassé par une congestion cérébrale.

Sa disparition brutale avait surpris et profondément attristé tous ceux qui le connaissaient. Dans ses derniers moments, il avait souhaité qu'il n'y eût, à ses obsèques, « ni fleurs, ni couronnes, ni discours ». Et pourtant, combien il eût mérité qu'un hommage public fût rendu à sa mémoire, avant que la terre de ce Morvan qu'il avait tant aimé et si bien défendu accueillît sa dépouille !

Mais pouvait-il empêcher qu'un adieu lui fût adressé dans la presse où il avait si souvent exprimé ses courageuses prises de position ?

Du Journal du Centre : « Il y a peu de temps, dans un entretien qu'il accordait à notre journal, le vieil amoureux de la forêt morvandelle prenait encore, avec sa rigueur coutumière, la dé-

sont une expression du Morvan ».

Du docteur Signé (Conseiller général de Château-Chinon) : « Quarante ans de médecine avaient tissé entre le docteur Bondoux et ce pays des

notes : payait qui voulait, payait qui pouvait, qu'importait ! Il n'avait pas de clients, il n'avait que des amis... Sa vie s'est glissée sans heurts et sans compromission, fidèle à une ligne qu'il s'était tracée dans sa jeunesse ».

Dans l'émouvante homélie qu'il prononça en accueillant la dépouille du docteur Bondoux, à l'église Notre-Dame, M. l'abbé Lagrange pouvait dire : « Le Morvan est en deuil, qui vient de perdre l'un des meilleurs de ses enfants. Quelles qu'aient pu être ses orientations politiques, il était des nôtres, nous étions sa famille ».

Le docteur Bondoux possédait, en effet, des qualités de cœur et d'esprit assez rares en notre époque. La simplicité et la cordialité de son accueil, la sincérité de ses convictions, sa droiture, son courage, le culte de l'amitié qu'il possédait au plus haut degré, et cette sensibilité presque à fleur de peau qu'il cachait avec pudeur, forçaient le respect, attirèrent et captivaient tous ceux qui l'approchaient.

Retiré des joutes politiques, le vieux lutteur qui, jamais, n'avait plié le genou, se lança avec ardeur dans un nouveau combat :

Sa carrière

Le docteur Léon Bondoux était né le 6 novembre 1902 à Château-Chinon, où ses parents étaient charcutiers. Après des études à l'école primaire, puis à l'institution Saint-Romain, il s'inscrit à la Faculté de Médecine de Paris. A 25 ans, il revient à Château-Chinon, où pendant quarante ans, il exercera sa profession de médecin de campagne. Très vite, son dévouement et son altruisme lui valent une large popularité.

En 1936, il est élu député, l'un des plus jeunes de la Chambre. En 1945, il est maire de Château-Chinon, puis conseiller général, mandat qui lui est fidèlement renouvelé jusqu'en 1970, où il se retire des affaires départementales.

Médecin de bataillon au 13^e R.I. pendant la guerre, il est fait prisonnier au cours d'un engagement qui lui vaut une élogieuse citation. Revenu à Château-Chinon, il reprend le combat et anime, pendant la Résistance, le réseau « Libération-Nord ».

Le docteur Bondoux était chevalier de la Légion d'hon-

LE VENT SUR LA MAISON

Si j'avais à composer une anthologie des textes inspirés à nos écrivains par le Morvan de leur jeunesse et de leurs vacances, je ne manquerais pas de choisir des extraits du nouvel ouvrage de Marylène Clément « Le vent sur la maison », paru chez Gallimard en septembre.

Dans l'un des journaux qui accueillent notre page, j'ai publié un compte rendu de cette œuvre attachante et lucide, où sont dépeints, sous une analyse aigüe et compréhensive, deux adolescents d'aujourd'hui. La romancière, qui est aussi la naratrice, met beaucoup de sa propre vie dans celle de ses personnages. Elle habite à Champigny-sur-Marne, un pavillon d'où, au début de chaque période vacances, elle s'évade pour retrouver la maison morvandelle ancestrale. Elle nous confie souvenirs et impressions :

La châtaigneraie « La Châtaigneraie nous attendait sur fond de ciel et de branches à trois cent vingt kilomètres, et dedans, mon père, homme de solitude qui vivait sans bruit d'une retraite de fonctionnaire et des produits de son jardin, sans nostalgie de la région parisienne où il avait accompli dans un bureau de l'administration les dernières années de sa carrière. A son retour en pays morvandiau, la grande maison des ancêtres s'était mise à revivre à plein temps, mais dans le silence : mon père veuf, isolé des voisins, ne troublait pas les dieux lares » (P. 57-58).

« J'aspirais au départ. Après les complications actuelles, nous reprendrions soufflé à la Châtaigneraie. Je me réjouissais de revoir le vieil homme et les chemins de pierre où, depuis des générations, les gens de ma famille imprimaient leurs pas. Je cueillerais le cresson dans le ruisseau, saluerais le crapaud familial aux yeux d'or et m'accorderais une débauche de rêverie à l'heure où, derrière les branches, le ciel devient couleur lilas. Les matins se coifferaient de cloches. Sébastien, au premier chant du coucou, s'élancerait vers moi : « Je n'ai pas un centime dans ma poche, je serai pauvre toute l'année ». Ce serait avril et le festival du printemps » (P. 125).

« C'était une belle nuit sans pluie ni vent, qui nous obligeait à penser aux vacances. Nos cinq cents mètres carrés appelaient l'espace plus vaste de la Châtaigneraie et sa senteur puissante d'écorce. Encore trois jours, et la maison de granit deux fois centenaire et parfaitement solide s'emplit de nos pas. Déjà, mon père devait bourrer de bûches les pa-

niers près des cheminées où nous allumions du feu le soir quand l'air devient cru » (P. 73).

Le potage, le jambon. « Pommes de terre en robe paysanne, poireaux couronnés de radicelles, me parlaient des potages de l'enfance, qui cuisaient longtemps, à petits bouillons, et dont l'odeur annonçait la paix du soir » (P. 71-72).

« (Mon père) a pris une chaise, posé un journal dessus, et s'est mis en devoir de décrocher le Jambon, avec J majuscule, qui pendait à une poutre de la cuisine. Chaque hiver, il se procurait une cuisse de cochon à la ferme proche, sachant qu'elle nous régalerait. Il a taillé de larges tranches, comme chaque fois lorsque nous arrivons. Oui, tout était bien en ordre : le porc au plafond, les gestes rituels... » (P. 188-189).

Clamecy. Le flottage des bois « Je sentais l'odeur des pupitres du vieux lycée de Clamecy, j'entendais la cloche carillonner la sortie, je voyais Martin et moi traverser le pont de l'Yonne au milieu duquel se dresse la statue du flottageur de bois. Je n'avais pas connu l'époque du flottage, mais à travers l'homme de bronze avec sa grande perche, à travers aussi les récits de ma grand-mère, j'imaginai les grumes liées ensemble, disposées en radeaux, ceux-ci l'un derrière l'autre, pour former les trains de bois que de rudes Morvandiaux convoyaient jusqu'à Paris au fil de l'eau. Ils traversaient des villes et des bourgades, et des prés où, le long des rives, sautillaient les bergeronnettes » (P. 92).

L'école « J'avais enseigné, un an, à des enfants de village, dans la verte circonscription de Clamecy » (P. 116).

« ...L'école au toit d'ardoise, au milieu des prés, où je régnais sur les élèves d'un village paisible » (P. 141).

Le canal « Moi, à seize ans, j'étais avant tout heureuse. J'ai encore dans les oreilles mes éclats de rire quand je me promenais avec Martin au bord du canal où roussaient les feuilles en automne, se miraient les branches pendant la saison chaude et se reflétaient les nuages d'hiver pleins de neige » (P. 154).

Le printemps « Le printemps pa-voisait : violettes à serpent d'un mauve fragile, au pied d'une haie par miracle épargnée, pâquerettes que j'aime - un peu - beaucoup - passionnément, corolles cuivrées du pissenlit, et tous ces bouquets d'arbres fruitiers, ces folies d'oiseaux dans les branches... » (P. 185).

« Trois quarts d'heure plus tard, après des villages et des hameaux

chapeautés d'ardoise, la maison surgit dans la ronde des châtaigniers à flanc de colline. La cheminée fumait. Le vieil homme nous attendait, gardien tutélaire. Autour de son domaine, qui est aussi le nôtre, s'étendaient les pâtures et quelques champs pentus. La terre fendue par les labours s'ouvrait, prête à recevoir la semence.

« C'est là que je voudrais vivre. C'est là que je voudrais mourir... » Toujours, quand j'approche, hier ou aujourd'hui, cette musique me vient au cœur et aux lèvres, et je ris et je pleure, car j'ai la douce certitude que c'est là, en effet, que je finirai ma vie » (P. 186).

« Plénitude, hirondelles revenues, soleil léger dans le ciel ouvert, poumons qui s'emplissent du parfum des écorces, telles furent nos vacances parmi les dernières que nous devions passer ensemble, le vieil homme, les jeunes, et nous, les deux adultes. Eternelle espérance du printemps qui nous laisse croire que nous serons là toujours, accordés aux êtres et aux choses aimés de nous et qui nous aiment. Temps suspendu... » (P. 190).

Le dernier retour « Nous allions vers la douceur d'avril. Les jardins clos, les avenues plantées d'ormes nous donnaient de plus en plus envie de courir dans la forêt morvandelle. Je songeais parfois que plus tard, c'était encore loin, la Châtaigneraie nous retiendrait, mon compagnon et moi, pour ne plus nous lâcher, et si ce n'était pas un jour de notre vie, ce serait un jour de notre mort, c'est-à-dire dans une autre existence, minérale ou végétale, une fois devenus parcelles de glèbe ou cellules de plantes, oui, quand nos corps seraient rentrés dans le grand cycle pour donner du bon terreau, et passés sous forme de sève dans la racine et la feuille » (P. 184).

Dijon a découvert Marylène Clément, il y a plusieurs années, lorsqu'elle obtint le Prix Bourgo-gne pour son premier roman « Les herbes de l'été ». Auteur de deux livres d'histoire, de quatre essais, de six romans dont l'un « La nuit de l'Alleluia » fut adapté à la télévision, de quatre recueils de contes pour enfants et de trois pièces de théâtre radiophonique, elle mérite d'être mieux et davantage connue dans le pays où elle a ses racines, qu'elle aime d'un amour filial, et dont elle chante la beauté. Je souhaite que, prochainement, elle ait sa place dans cette académie, ouverte à ceux qui honorent et servent le Morvan.

Roger DENUX

riche de pittoresque et d'atmosphère. En épuise-t-on jamais le charme ? Une randonnée pédestre de quelques heures seulement parmi nos bois et nos campagnes comblera le promeneur le plus exigeant. Encore paré de sa magnifique toison forestière, en dépit du déboisement qu'on a du mal à comprendre, parcourez-le, notre Morvan ! Voyez avec quelle variété de lignes et de couleurs il se livre à vous dans ses sous-bois enchanteurs où l'ombre joue avec la lumière, dans ses chemins aux mille détours charmants, dans ses étendues verdoyantes et ses ravins

chantantes cascades. Puis sous le tissu fantôme des longues pluies d'automne, les métairies silencieuses et les vallons du Morvan, ses vertes lisières de fougère, ses taillis désertés où se déploie la couleuvre, ses rustiques sentiers, ses cotéaux, ses chaumes et ses bois se parent d'un lyrisme prenant, d'une sorte d'harmonie secrète faite de recueillement, de douceur et de mélancolie, qu'on ne retrouve nulle part ailleurs.

Georges RIGUET

PENSÉES DE TOUSSAINT

Jamais je n'ai vu le Morvan plus beau que durant la semaine qui a précédé la Toussaint. Dans une gloire de soleil, la forêt n'était qu'une torche où éclataient les pourpres, les oranges et l'arc en ciel des couleurs fondamentales. La nuit même, sous les feux des phares, chaque haie devenait une tapisserie de haute lisse, je ne sais quel Lurçat tissé par tous les sucs de la terre. A midi, sous le soleil vertical, les loin-

tains avaient une telle transparence que le Morvan se livrait dans son unité, scellée aux quatre vents par les hautes vigies de pierre ou de feuillages de Vézelay, de Saint-Lazare d'Avallon ou d'Autun, du Beuvray. Quel pays que le nôtre, s'il était nourricier. J'ai puisé passionnément à ce trésor des pauvres offert par la nature et qui se conquiert dans un seul regard.

Pour la Toussaint, comme il se doit, le ciel avait tendu ses voiles de brume à l'horizon de mon village. Une fois de plus, j'ai participé à cette osmose du pays vivant avec ses morts. Chacun monte au cimetière, s'attarde devant les tombes, prie ou prolonge le dialogue quotidien du souvenir qui ne franchit pas les lèvres. Car les morts vivent dans les cœurs ; ils parlent, inspirent, racontent une longue histoire de générations en sabots, de descendance essayées à travers les villages, mais toutes pétries par la glèbe, l'arbre, l'eau : le trésor mélancolique que chaque Morvandiau reçoit au berceau et qu'il protège contre une civilisation fondée sur l'instant et l'oubli.

Plus que les chrysanthèmes meurtris au premier gel, j'aime cette fidélité profonde d'un village à ses racines. Pourtant, dans cette fête de l'Espérance qu'est aussi la Toussaint, suffit-il de croire à la communion des vivants et des morts pour sauver l'avenir ?

Mon curé, le père Jean Devoucoux, me dit : *Depuis mon arrivée à Mhère, l'un des quatre villages dont j'ai la responsabilité, j'ai conduit au cimetière cent vingt sept de mes paroissiens. En même temps, parmi les enfants que j'ai baptisés, sept seulement sont restés dans la commune. Mieux qu'un long discours, cette comparaison illustre*

l'hémorragie de forces vives dont souffre le Morvan.

J'interroge des adolescents de mon village, Montreuil, qui « vont encore aux écoles », comme on dit. Ils aiment un pays qu'ils ont dans le sang. Sauf pour quelques uns, voués à la terre ou à l'artisanat, toute forme d'avenir s'exprime par le départ, l'exil. Ils ne reviendront qu'aux vacances et plus tard, définitivement, pour la retraite, lorsque le Morvan sera devenu un asile de vieillards et un laboratoire des loisirs d'été.

Je lis, je relis d'anciennes statistiques portant sur la population du Morvan nivernais. Elles serrent le cœur. En 1886, 81.541 habitants. En 1911, 68.664. En 1921, après l'hécatombe de la grande guerre, 57.977. En 1968, 36.207. Le rythme de l'exode dans les villages s'est encore aggravé et le dernier recensement général de la population montre de façon éclatante que nous approchons du point critique de non-retour.

Le Morvan nivernais, dit-on, perd cinq de ses habitants tous les deux jours. En l'an 2000, devra-t-on parler de lui au passé, en faire une terre du souvenir, comme bientôt la Cévenne, un parc d'autant plus « naturel » qu'il sera planté dans un désert d'homme ?

Je sais, l'époque le veut ainsi, qui accélère la transhumance vers les villes, sinon

ne que l'on fait disparaître au profit des résineux... Le Morvan perd en lui un de ses plus ardents défenseurs.

Du Courrier de Saône-et-Loire : « Avec Lui, l'Académie du Morvan perd un de ses membres les plus éminents. Il avait consacré sa vie à la défense de notre forêt... Les hêtres qui recouvrent les montagnes du vieux massif appartiennent à l'histoire du Morvan, ils

saient, ressemblaient à la Croix de guerre avec étoile de vermeil.

liens autrement denses, autrement ténus, que ceux d'une simple amitié... Médecin de tous, il le fut ; médecin des pauvres, médecin des humbles, il le fut peut-être plus encore. A une époque où l'on ne comptait pas trop sur les remboursements, le docteur Boudoux n'envoyait jamais ses

saire, résorbait ment à outrance, il fut un courageux et parfois véhément défenseur de la forêt morvandelle. Maintenant qu'il n'est plus, on s'aperçoit combien son action dans le domaine de l'écologie était pertinente.

Un grand serviteur du Morvan n'est plus. Un ami nous a quitté. Mais il demeure vivant pour ceux qui l'ont connu, donc aimé.

M. B.

Notre sortie d'automne

Une vingtaine de nos confrères, la plupart accompagnés de leurs épouses, participaient, samedi 2 octobre, à la sortie d'automne de l'Académie du Morvan, axée cette année sur Nevers. Un temps magnifique favorisa cette journée, fertile en visites et commentaires du plus haut intérêt. M. le préfet Leroy qui devait, ce même jour, accueillir un membre du gouvernement, avait prié que l'on excusât son absence.

Tout d'abord reçu à la préfecture de la Nièvre par Mme Chabrolin qui présenta le service des archives qu'elle dirige, notre petit groupe fut ensuite accueilli à la société académique du Nivernais par son président, M. Bernard Steinmesse. Devaient suivre une réception au musée, dont Mme Bringuier, conservateur, présenta les belles collections. Mais déjà M. Bernard de Gauléjac, président de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts, et M. Jacques Palet, conservateur du musée archéologique, nous attendaient à la porte du Croux pour nous commenter les richesses archéologiques qu'il renferme.

Vers midi, M. le docteur Benoist, député-maire de Nevers, entouré de plusieurs de ses adjoints, reçut les membres de l'académie dans le grand salon de l'hôtel de ville où un vin d'honneur était servi. L'amiral de Bourgoing, président de l'académie, salua et remercia la municipalité de son aimable accueil, puis M. le docteur Benoist dit le plaisir qu'il avait de se trouver en compagnie des membres de l'académie et les complimenta pour l'action qu'ils poursuivent en faveur du Morvan. Il leur exprima son regret d'avoir dû, en raison des absorbants devoirs de sa charge, négliger de fréquenter aussi assidûment qu'il l'eût souhaité les réunions de notre compagnie, à laquelle il avait appartenu dès la première heure.

Un déjeuner en commun réunit ensuite les participants à la Maison de la Culture, dont M. Harris, président du conseil d'administration et adjoint au maire, rappela les objectifs, les modalités de fonctionnement et les ambitions. A l'issue du repas, M. Maury, directeur, nous fit visiter les diverses installations de cette maison aux activités multiformes, puisqu'elles intéressent à la fois la culture, les sports et les loisirs.

Ce fut la dislocation, au terme d'une journée enrichissante et agréable, parfaitement organisée par M. Jaillat, notre secrétaire, et dont chacun conservera le meilleur souvenir.

Nous avons reçu

Le Bulletin de la Société d'émulation du Bourbonnais (premier trimestre 1976) au sommaire duquel nous relevons les communications de M. Abauzit sur les découvertes, à Moulins, d'un petit vase gallo-romain sigillé, et d'un nouveau dépôt de l'âge de bronze final ; de M. Duquesnel sur les glacières de Nomazy ; de M. Jean Marini sur l'histoire de Saint-Pourçain-sur-Sioule, etc.

Le Bulletin de la Société d'histoire naturelle du Creusot (juillet) comporte, sous la plume de M.P. Nectoux, des hommages à M. Lazare-

Auguste Goubeau et à M. Claude Salliy, et des notices géologiques prises à l'occasion de circuits pédestres ou randonnées effectuées par la société.

La Tour de l'Orléan d'Or, bulletin de la Société des sciences naturelles et historiques de Semur-en-Auxois, dans sa livraison de juin, publie un très intéressant rapport du directeur des fouilles d'Alésia et de ses collaborateurs, sur les recherches effectuées en 1975. De nombreuses illustrations complètent cette étude consacrée à l'oppidum et au siège de 52 avant J.-C.

Le Morvandiau de Paris (octobre) publie le début d'une étude de Roger Denux sur « L'école et les maîtres dans le journal de Jules Renard ». Très intéressant travail de synthèse et d'exégèse qui aura sa suite dans les prochains numéros de ce journal où l'on trouve chaque mois un reflet très vivant de la vie morvandelle.

Ma Ma et moi, roman de Mme Odette Ploud, récemment paru aux Editions Bourgogne-Rhône-Alpes, où l'auteur nous conte avec beaucoup

de sensibilité l'histoire de sa famille en plein cœur du Morvan. C'est à la fois un émouvant hommage où l'amour filial rendu à une mère se confond avec l'amour rendu à la terre morvandelle.

Art et moisie (automne 1976) publie, parmi de nombreux poèmes de toute facture, des considérations sur « Alain et la philosophie du bonheur » (Th. Bérégil), une chronique parisienne, « L'eau vive » de Laure Maupas, des aperçus sur l'œuvre de quelques peintres (Roger Limouse, Pierre Frobort, Didier Raynal).

M. Claude Pallot (collaborateur du Prix littéraire du Morvan 1976 avec « Au temps des béculets ») nous annonce la sortie prochaine d'un nouveau volume de chroniques et scènes creusotines d'autrefois : « Au temps du pilon », préfacé par Roger Denux. L'ouvrage (256 pages sur Velin, couverture illustrée en couleur) peut-être souscrit jusqu'au 15 décembre chez l'auteur : M. Claude Pallot, 10, rue de Beaune, 71200 Le Creusot. Franco domicile, 43,50 F, par chèque postal ou bancaire.